LACRIM

“Mon avenir? Il ne faut pas que je perde. Je viens de loin. Il faut que je réussisse à aller jusqu'au bout et que je ne lâche pas. Pas de remord, pas de regret. Jamais! Avancer, jamais reculer.”

Le 19 avril 1985, quelque part dans le 94. France. Karim Zenoud voit le jour. Son destin semble tracé: Futur pauvre. Futur voyou. Futur taulard. Futur zéro. La ligne droite et inévitable de l'oublié, du laissé-pour-compte, du Français pas vraiment de souche. Tête d'Arabe, poches vides et béton comme ligne d'horizon. Déterminisme social et impasse programmée.Galérer plus pour galérer (encore) plus.

Karim apprend vite à ne rien attendre, à ne rien devoir. Il avance. Pas le choix. À son statut de victime désignée, à l'âge où il faudrait grandir loin du tumulte et de la violence, il doit opter pour la solitude qui blinde, apprendre le jeu terrible de la survie. Il quitte l'école à onze ans. L'ombre devient son quotidien.
D'abord dans les rues. Il danse hors de la loi, il dribble en périphérie de la légalité. Et puis plusieurs fois derrière les barreaux. L'ombre encore. L'ombre toujours. La société est satisfaite. Karim n'a pas fait mentir la réalité. Il a rejoint les bonnes colonnes de statistiques.

Juin 2014.
Lacrim, après différentes mix tapes, sort **son premier album, “Corleone”** sur le **label Def Jam**. La lumière frappe enfin et avale le passé. **Artiste. Karim est devenu un artiste. Lacrim.**

Ce qui ne veut pas dire qu'il a abandonné définitivement les chemins de traverse. Le manichéisme ne séduit que les imbéciles. Et les artistes n'ont jamais rien eu à voir avec la morale. Ils l'ont toujours dépassée, zappée, transfigurée. Le prix de la création. La logique transpire, elle manque de s'étouffer. Comment le gamin de banlieue, bandit multirécidiviste a-t-il pu briser le cercle?
Comment est-il parvenu à affoler les radars de la République?
Il n'y a pas de hasard. L'expérience construit un homme.

Ce disque à la puissance incontestable, à la sincérité désarmante, aux muscles pas trafiqués et aux sons imparables, ce disque de vrai bonhomme, produit par **DJ Kore**, depuis Marseille, où Lacrim s'est installé avec sa famille depuis quelques années (***“pour changer d'air”*** précise-t-il, laconique, son bracelet électronique encore à la cheville), vient de là, du fin fond des entrailles d'un homme qui n'a jamais baissé les yeux.
Qui a fait ce qu'il avait à faire.

Ce n'est pas le rap qui a dessiné Lacrim mais la vie et cela change tout:

“Il y a des rappeurs qui ont un personnage. Moi, mon personnage, c'est moi et personne d'autre. Je n'ai jamais surjoué. Je ne dis pas que moi, j'ai raison et les autres tort. Je raconte juste ma vérité, sans en rajouter. Et je pense que c'est d'abord ça qui a plu aux gens. J'ai rappé des choses et des gens m'ont dit:
“On sent que c'est vrai. On t'écoute et on le sent. Tu emploies des mots, je l'ai vécu, je sais que c'est vrai.”
Et donc, après, le tri se fait tout seul. Les masques tombent. Je pars toujours de la réalité. Je peux transformer certaines choses, amener un peu d'imaginaire pour coller au rythme, au thème, je suis un artiste avant tout aujourd'hui. Et donc, je peux me permettre de raconter des histoires, avec une progression, un début, un milieu et une fin. Mais je pars toujours du réel!” Cqfd.

Après 1998, la France pensait sauver les banlieues à coups de football et de rap. Rires. Plus pragmatique, moins naïf et consentant, Lacrim a surtout su saisir sa chance:

“La musique, elle est venue à moi d'une façon un peu bizarre. J'ai fait un jour un son en studio avec un ami, ***Mister You****. Ce son était vraiment bien. Engouement direct.*
J'avais rencontré Mister You en prison en 2003. Mais à l'époque, on n'avait pas parlé du tout de musique. C'est une rencontre heureuse, bénéfique. ***C'est dans la merde qu'on voit les vrais...*** *Ça m'a fait réfléchir.*
J'ai vu qu'il y avait là peut-être quelque chose à développer. Et donc j'ai foncé. Il faut savoir qu'avant ça, je n'avais jamais pris un stylo de ma vie. J'ai tout appris sur le tas. Je ne connaissais rien aux codes du rap, les punchlines, les mesures, rien...
Je commence vraiment à rentrer dans une dynamique quotidienne de travail, *de création. C'est nouveau pour moi.*
Moi, je n'ai jamais eu de fiche de paye, ni de carte vitale ou de compte en banque. Là, je me lève tous les matins, j'ai un programme, je suis structuré, j'ai un album à terminer, une tournée à venir. ***Et j'aime ça, je suis bien dans ce que je fais.*** *Je suis passionné par ce que je fais, c'est dans ma nature, quand j'aime, j'y vais à fond. Et puis le rap, c'est une façon de stabiliser ma vie. C'est important. J'avais besoin de ça. Et je serai vraiment stupide de ne pas saisir cette opportunité incroyable!”*

Sa voix est rauque, profonde, cassée mais pas soumise, sur disque comme au quotidien, et son regard dévoile une lucidité qui ne convoque pas que des sourires. Lacrim ne plaisante pas et ce disque doit être pris au sérieux. Il insiste là-dessus. Il y revient sans cesse lorsqu'on le rencontre. Cela relève moins de la menace que de la certitude. Il sait qu'il a frappé fort. Il a tellement donné qu'il sait qu'il a visé juste. Inutile de le titiller sur le titre de son album. “Corleone” n'est pas une énième tentative idiote d'un rappeur pour s'approprier l'univers de la mafia, pour fantasmer une violence qui n'est belle qu'au cinéma:

“À la base, il y a Palerme, Naples, des grosses villes. ***Et puis il y a Corleone, un petit village avec des agriculteurs.*** *Des habitants de Corleone, pauvres, sont un jour partis pour Palerme, la grande ville, avec tous ses voyous en costards, qui avaient le monopole sur tout, les juges, les affaires, tout.*
Et ces petits mecs de Corleone, ils sont venus et ont tout pris. C'est cette image qui m'a plu.
Moi, j'ai fait plusieurs mix tapes, dans mon coin et aujourd'hui, j'arrive avec un vrai projet, un vrai premier album. Et je suis persuadé que ce disque va faire du bruit. En toute humilité (sourire très malicieux)... Et ça me représente bien cette histoire. Je suis venu tout seul, avec ma bite et mon couteau, et je suis venu pour tout prendre! J'ai la tête sur les épaules. Je ne suis pas dans le trip Tony Montana. Sinon, j'aurais appelé mon album “Tony Montana Prend de la Coke” (rires). Ce n'est pas du tout ça.
Pour moi, Corleone, c'est le rien qui devient tout.
J'ai faim, je suis un affamé. Et je n'ai pas besoin des fantasmes des autres pour savoir ce que je veux, ce que je vaux. Et d'où je viens.”

Ce disque coup de poing, à la production totalement décomplexée, qui n'a rien à envier à celles de l'Oncle Sam, qui sait distiller des émotions jamais galvaudées, qui refuse de se limiter à la seule testostérone ***(“Tu peux aimer ma musique même si tu n'as pas eu ma vie. Je ne parle pas que de flingues... Bon, d'accord, mon premier single, c'est “Mon Glock Te Mettra à Genoux” (rires). Mais je parle beaucoup de souffrance, de peine, d'amour que j'aurais voulu avoir et que je n'ai pas eu, des femmes. Et ça, tout le monde peut s'y reconnaître” ajoute-t-il)***, qui avance loin des codes faciles et des gimmicks actuels, doit aussi beaucoup à DJ Kore.
Une autre rencontre d'importance dans la vie de Lacrim.
Une autre confirmation qu'il faut toujours avancer bien accompagné, braquage ou studio d'enregistrement, peu importe:

“Avec Kore, on s'est mutuellement choisi... Vraie symbiose. On a exactement la même façon de penser. Il a un regard extérieur qui m'aide beaucoup. Il sait que ce projet, c'est pour avancer. Il l'a compris. Je sais que c'était

lui et pas un autre. Avant même de faire le premier titre! **À peine sorti de prison, on s'est retrouvé en studio et là, ça relevait de l'évidence.** Et puis, Kore, c'est le mec le plus passionné que j'ai rencontré dans ma vie. Il a fait plein de trucs, tout le monde le veut mais il est encore à fond dedans. C'est exactement de ça dont j'avais besoin. Et il me sécurise. J'écris toujours à partir d'un son. Ça m'aide déjà à trouver les temps. Je pense qu'il vaut mieux s'adapter directement à l'instru. Et mes textes collent toujours à l'ambiance de la musique. Tu ne mets pas une chaussette à une main (rires). Kore m'a proposé des sons de dingue, même des trucs où d'habitude, je ne serai jamais allé... **On s'est trouvé tous les deux, pas de doute.**"

Dès le **premier single, "Mon Glock Te Mettra à Genoux"**, on comprend que cette association artistique n'a pas les pieds en argile et qu'elle s'inscrit dans la durée. Son énorme, souffle radical, egotrip très bien membré. Une claque!
Avec **"Pronto"**, Lacrim donne dans le contraste vertigineux, il alterne noirceur d'apocalypse, coup de pression reptilien et refrain chanté au Vocodeur, il jongle avec les sentiments et les ambiances et c'est juste formidable. Une caresse de métal.
Quand l'heure n'est plus aux grandes gueules mais à ceux qui savent et qui ont de quoi riposter. Comme un monstre qui avance, inexorablement. "Oz", c'est la prison mais vue de l'intérieur, sans les caméras de propagande de TF1 et de tous les autres.
Encore une fois, Lacrim et Kore cassent les stéréotypes, dans le fond et dans la forme et c'est véritablement jubilatoire.
"Mon Frère" passe de la mélancolie au fatalisme avec une classe remarquable, il se souvient sans jamais se plaindre, complainte sépia aux larmes de sang.
"Barbade" a de quoi noircir les pistes de n'importe quel club, de Miami à Paname. Tube de drague, tube d'un soleil pas encore fixé, on tape du pied sans même s'en rendre compte.
"Tout Le Monde Veut des Lovés" est un coeur qui bat plus vite que la moyenne. Un coeur qui s'envole même coincé derrière des murs trop hauts. Là encore, le BPM est fédérateur. Un appel à l'oubli festif, au plaisir immédiat, au possible. **"Corleone"** et ses cloches presque prophétiques glace d'abord le sang. Lacrim livre ici le mode d'emploi de la survie, compte ses morts et serre les poings. Tristesse violente ou violence triste. Impressionnant.
Lacrim rappe aussi la rue, la sienne, les femmes, l'amitié, la déception, la force et l'honneur, il se raconte sans jamais se désaper.
Il donne sans s'oublier.
Et livre un album dense, gorgé de clins d'œil et de pulsions, de cris et de rires, de vie. La vie, celle qui se mérite. Lui qui a vécu, beaucoup, beaucoup plus que la grande majorité des hommes, qui a connu la peur, l'excitation ultime, la fierté d'être celui qu'il a choisi d'être, des émotions qui ne s'échangent pas sur Facebook, ricane quand on évoque les éventuelles critiques liées à son travail en studio:

"Franchement, j'en ai rien à foutre. Je sais que je ne peux pas plaire à tout le monde. Du moment que je suis satisfait de ce que je fais, que je sais que je ne me suis pas travesti pour plaire aux gens, tout va bien. Les goûts, les couleurs, tu ne peux rien y faire. Je ne peux pas me préoccuper de tout ça sinon je n'arriverais même pas à faire un titre! Bien sûr, je prends les critiques positives mais encore faut-il qu'elles arrivent jusqu'à ma tannière. Je ne sors pas trop, je ne me mélange pas trop. J'avance. C'est mieux."

Et quand on lui demande comment il appréhende son avenir, sa réponse existe surtout entre les lignes:

"Je préfère ma vie d'aujourd'hui. Sans le moindre doute. Après, on a tous des hauts et des bas, des tentations, des moments où ça va, des moments où ça ne va pas... Je reste un être humain."

C'est probablement pour ça que ce premier album est aussi prenant, haletant, évocateur, définitif. Il y a quelque chose ici de l'ordre du viscéral. De la survie, oui. Quelque chose qui brûle avec ardeur. Incandescence des profondeurs.